

*chef suprême de l'Église d'Angleterre, le commencement des persécution religieuses.*

A ces grandes scènes de la politique et de la guerre, à ces champs de batailles, où des masses d'hommes s'agitent confusément au milieu du bruit et de la fumée ; à ces grandes assemblées de monarques et de prélats, discutant des intérêts de l'empire et du sort du monde vint se mêler un tableau riant et calme.

J'aperçus tout à coup les côtes de France et, sur un haut promontoire, dominant la mer, quelques groupes de maisons. Un clair soleil d'Avril éclairait les rues un peu étroites et sombres du bourg ; dans le port quelques navires, se balançant sur leurs ancres au souffle de la brise faisaient sécher leurs voiles ; le ciel était serein, la mer resplendissait. Une foule animée, bruyante, courait de toutes parts vers un certain point du rivage, d'où l'on distinguait, pavisées de banderoles, de pavillons éclatants, deux gabares d'une soixantaine de tonneaux chacune, se disposant à appareiller.

Une grande animation régnait à bord des navires, des matelots allaient, venaient sur le pont, d'autres montaient le long des haubans ou dans la mâture ; tout l'équipage était en travail. Enfin, les dernières manœuvres achevées au sein de ces refrains monotones et scandés des gens de mer, tandis que la chaîne de l'ancre s'enroulait autour du cabestan, que les vergues grinçaient contre les mâts, les voiles hissées s'ouvrirent au vent semblables aux ailes d'un oiseau.

Quelques instants plus tard les deux navires, semblant saluer la foule qui éclatait en clameurs, s'inclinaient sur la lame, traçant leur premier sillon vers l'inconnu. Où allaient ces vaisseaux ? A la découverte !

Les cent-vingt hommes qui composaient les équipages ignoraient, eux aussi, leur destination ; mais ils savaient que leur commandant était un des plus hardis et des meilleurs marins de leur pays. Tous s'étaient volontairement attachés à sa fortune.

Le bourg bâti sur ce rocher qu'environne la mer, et dans le port duquel le 20 avril, 1534, se passait cette scène, c'était Saint-Malo !

L'homme au teint pâle, aux traits énergiques, à la voix forte et sonore qui commanda l'appareillage, c'était Jacques Cartier !

GÉRARD DUPREY.

## UN CANADIEN DE L'OUEST.

### NOTES DE VOYAGE.

Vers le 5 de juin, l'an dernier, je partis de Montréal pour faire une excursion dans les États de l'Ouest. L'Ouest, voilà un nom qui sonne à l'oreille du Canadien comme le nom de la patrie elle-même ; le quart de nos traditions se trouvent là, nos pères y ont tant vécu ! Ce n'est pas sans émotions que je me sentis emporté par la vapeur, au-delà de Kingston et de Toronto, vers ces régions irlandaises et allemandes aujourd'hui, mais dont les noms français rappellent sans cesse les hardis voyageurs canadiens.

Un vaisseau à la marche sournoise et aux formes insolites nous ayant portés de Sarnia au port Huron, et un certain employé nous ayant chanté sur un ton dolent tout ce qu'il lui faut chanter aux passagers à propos de la douane, nous nous élançâmes sur les chars américains.

La route se faisait avec une rapidité vertigineuse ; nous passâmes au Détroit pendant les ténèbres de la nuit, et Sarnia, avec ses rues bordées d'arbres, ses jolies maisons en bois et ses scieries retentissantes se fit admirer sous les rayons d'un beau soleil levant. Le nom et l'aspect de la ville exhalaient un même parfum de poésie. Les passagers exprimèrent tour à tour un mot de surprise ou d'admiration, puis nous repartîmes avec l'espoir d'arriver bientôt sur les bords du lac Michigan à Grand-Haven, l'un de nos points de relais.

Grand-Haven est une jolie petite ville bâtie sur un terrain sablonneux, absolument comme notre ville de Sorel. Une chose nous a frappés en la visitant ; c'est que le catholicisme ne semble pas y avoir pénétré, et qu'on n'y entend pas un seul mot de français. Après avoir passé une demi-journée à Grand-Haven nous prîmes passage, à neuf heures du soir, sur un magnifique bateau-à-vapeur, pour traverser le Michigan. Le grand lac, cette nuit-là, se conduisit en enfant sage, il dormit ; ses paisibles nous, et le matin, à notre réveil, nous étions en face de Milwaukee.

Milwaukee est l'un de ces miracles d'accroissement qui sont devenus communs dans l'Ouest ; son fondateur, M. Juneau, vient de mourir, et cependant elle compte parmi les plus peuplées cités de l'Union Américaine. Si elle n'avait pas une rivale comme Chicago, elle pourrait prétendre au titre de reine de l'Ouest.

Je passai une journée dans Milwaukee, à la parcourir en tous sens, puis je montai dans les chars pour me rendre à Lacrosse. Je ne visitai pas Lacrosse, j'avais trop hâte de prendre le bateau pour me rendre à Wabashaw, terme de mon voyage. Nous laissions Lacrosse vers huit heures et demie du matin.

J'étais enfin sur ce grand fleuve dont j'avais si souvent entendu parler ; mais comme c'était loin d'être le Meschacébé que Chateaubriand m'avait fait rêver ! Le Mississippi, dans toute la distance que j'ai parcourue, est un véritable défilé.

Je ne puis exprimer les sensations de tristesse que j'éprouvais en remontant ce fleuve enchaîné par deux hautes montagnes ; tant de mes compatriotes étaient passés ici pour aller mener sur la terre étrangère une vie de misère et de chagrins ! Moi-même n'étais-je pas en voyage sur des plages lointaines pour consoler et ramener au pays, s'il était possible, un père que l'exil nous a ravi depuis des années ! J'étais triste et j'avais quelque raison de l'être.

Chaque fois que le fleuve ne battait pas immédiatement le pied de la montagne, et à chaque anfractuosité de rocher on voyait, comme par enchantement, surgir les toits d'une ville. Il faut que le commerce soit bien actif pour que l'homme dispute ainsi chaque pied de terre à la nature ; mais je dirai sans crainte que je n'aimais pas à voir ces villes accrochées aux flancs dénudés d'un rocher, ou blotties, comme des oiseaux nocturnes, à l'abri des rayons du soleil. J'aime la grande et belle nature, je veux des villes bâties sur des hauteurs poétiques.

L'homme du progrès moderne est matérialiste ; il ne recherche pas les hauteurs qui le rapprochent du ciel, il va sous terre pour se rapprocher des mines d'or, l'or est son Dieu.

Tandis que j'entretenais ces sombres pensées dans mon esprit, le vaisseau marchait toujours, mais assez lentement, il faut l'avouer. La navigation du Mississippi est extrêmement difficile, car le fleuve est parsemé d'îles, (formées par les débris des rochers qui surplombent ses rives) et de bancs de sable à fleur d'eau sur lesquels le vaisseau menace à tout instant de s'échouer. Il fallait souvent jeter la sonde, arrêter et reculer pour prendre un autre chenal.

Aux dernières clartés du jour, nous nous aperçûmes que, d'un côté du Mississippi, la montagne s'éloignait jusqu'à une certaine distance, et laissait ainsi une perspective plus attrayante aux regards du touriste. Naguères encore ces terrains appartenant aux Sioux, et l'on n'y voyait que les ondulations d'une uniforme verdure, c'était une des prairies de l'Ouest. Mais aujourd'hui les Sioux vaincus ont été relégués dans le Missoumi, la plaine où ils dressaient leurs tentes est parsemée d'élégantes demeures et couverte de magnifiques champs de blé, et sur le bord du fleuve s'élève une ville qui a pris et gardé le nom de leur chef Wabashaw.

Nous arrivâmes à Wabashaw sur les neuf heures du soir, au milieu d'un orage formidable ; je fus contraint de me fier à la parole d'un jeune américain qui prétendait connaître l'endroit. Nous partîmes tous deux, marchant sans doute un peu au hasard ; mais fort heureusement nous fîmes rencontre d'un serviteur nègre qui nous conduisit vers un hôtel très-confortable nommé "Riverside House," où nous fumes heureux de passer la nuit.

Le lendemain matin, lorsque je m'occupais à regarder l'aménagement de la grande pièce où j'avais pris mon sommeil, j'aperçus un nom écrit sur le coin d'une serviette. Comme je ne savais pas encore chez qui je me trouvais, je m'empressai de satisfaire ma curiosité et je lus, non sans surprise, le nom canadien de Bailly. J'étais presque chez une connaissance ; combien de fois n'avais-je pas entendu parler du *Vieux Bailly* de Wabashaw ! Son nom m'était familier.

Ce Canadien a joué un rôle important dans sa localité, surtout pour obtenir des terres aux Métis. Nous le signalons à M. Joseph Tassé qui recueille avec tant d'amour et de succès nos fleurs nationales éparées dans les solitudes de l'Ouest, afin d'en faire une couronne à la gloire de son pays. M. Bailly est mort maintenant, et c'est sa veuve qui tient sur un bon pied le "Riverside House" dont nous parlions il n'y a qu'un instant. Dès le matin de mon arrivée, j'allai rendre visite au curé de l'endroit, monsieur l'abbé Jacques Trobec ; je reçus une hospitalité des plus cordiales et des plus touchantes. M. Trobec est un excellent jeune prêtre venu du fond de l'Ésclavonie, pour faire du bien dans la population américaine. J'entretenis une correspondance avec lui ; c'était un ami du cœur, je ne l'oublierai pas de ma vie.

Je me rendis ensuite chez mon père, et notre rencontre fut d'autant plus douce qu'elle était plus inattendue.

Je passai quinze jours à Wabashaw, et je voulus voir autant que possible, tous les canadiens qui s'y sont établis. Ils ne sont pas très nombreux, mais je puis dire, du moins, que j'ai trouvé partout parmi eux le culte de la patrie absente.

Comme je m'informais des commencements de la ville, j'appris bientôt que ses premiers habitants avaient été des canadiens. Quelle est la ville de l'Ouest qui, en remontant la chaîne de ses traditions, ne trouvera pas un nom canadien parmi les noms de ses fondateurs ou de ses premiers habitants ? Le premier qui se soit fixé à Wabashaw est un nommé Olivier Crête ; il est vigoureux encore et j'ai eu plus d'une fois le plaisir de jouir de ses intéressantes conversations.

Il naquit à la Pointe-du-Lac le 4 Octobre 1801, et fut élevé, croyons-nous, chez un oncle Labbé, avec la famille Cooke, qui a fourni le premier évêque de la ville des Trois-Rivières. De bonne heure il entra en apprentissage à Montréal, il devint un habile forgeron, je dirais peut-être mieux un quincaillier.

Chacun sait le singulier esprit d'aventures qui se trouvait alors réandu chez le peuple canadien. On n'aurait pas voulu aller s'engolotir, comme tant de jeunes gens le font aujourd'hui, dans les manufactures de Worcester ou de Lowell ; on voulait voir du pays ; mais comme on était doué d'une énergie extraordinaire, il fallait des excursions lointaines et périlleuses, des voyages pénibles et des aventures qu'on pût conter avec orgueil quand on reviendrait au foyer. Le Nord-Ouest offrait tous ces avantages, aussi le courant se dirigeait-il de ce côté-là.

A ses vingt-trois ans, Olivier Crête était un jeune homme plein d'agilité, de force et d'ardeur ; il rêva aux aventures du Nord-Ouest et porta ses pas de ce côté.

Il s'arrêta d'abord à la Prairie du Chien, parmi les Winegagos et les Néominis, et fut employé par la célèbre compagnie qu'on appelle *American Fur Company*. Il confectionnait les pièges et les différents ustensiles dont la compagnie pouvait avoir besoin, et préparait les armes de guerre des sauvages. Il avait un salaire de sept-cent piastres, et était logé et nourri gratuitement.

Il travailla ainsi pendant quatre années, puis le gouvernement américain, appréciant les services qu'il pouvait rendre, l'engagea pour travailler uniquement au compte des sauvages.

Il eut dès lors sept villages indiens sous ses charges, savoir : Wabashaw, Red-Wing, Little Crow, le Vieux Chien Noir, le Vieux Pinichon, Sisk, le Lac Purcellin et le Lac Calvon. Pendant quatorze ans il alla d'un village à l'autre, à la façon des missionnaires, réparant les fusils, couteaux etc., faisant des pièges et autres outils dont les sauvages avaient besoin. Il avait alors affaire à la tribu des Sioux, et il eut, plus d'une fois, des troubles et des difficultés considérables, vu que ces sauvages étaient sans cesse en guerre avec les Chippawais.

M. Crête travailla pour le gouvernement pendant 21 années consécutives, son salaire étant de 900 piastres outre le logement et la nourriture. Vivant au milieu des Sioux, de la vie la plus simple que l'on puisse imaginer, il faisait peu de dépenses ; et comme il n'avait aucun des défauts qui ont fait trop souvent le déshonneur des voyageurs de l'Ouest, il se trouva ainsi en état de s'amasser une jolie fortune.

En 1832, il épousa Saly Graime, tout en continuant sa vie nomade au milieu des sept villages déjà mentionnés. Mais il commença dès lors, sans doute, à comprendre les désagréments de cette vie instable, et au bout de six ans, c'est-à-dire en 1838, il se fixa définitivement à Wabashaw. L'émigration ne se portait pas alors de ce côté, et il fut encore dix années sans voir un seul blanc.

Notre compatriote conservait au fond de son cœur une foi aussi vive qu'au jour même de son départ ; l'isolement où il se trouvait, l'absence complète de tout secours religieux vinrent à le fatiguer sérieusement, et vers 1837 il prit la résolution d'aller se fixer dans quelque village français, pour se rapprocher des missionnaires. Il faut pour le bonheur du vrai canadien

la vue du clocher d'une église et les saintes cérémonies de l'office divin, le dimanche, loin de ces objets il se sentira toujours dans un douloureux exil, et vivra dans une instabilité continuelle. Cependant les excellentes qualités de M. Olivier Crête lui avaient singulièrement attaché la puissante tribu des Sioux ; dans un traité qu'ils firent, cette année-là même avec le gouvernement, ils mirent pour condition expresse qu'ils garderaient Crête au milieu d'eux. Un employé du gouvernement vint donc le solliciter, et il le décida à demeurer dans ce village où sa présence semblait devenir nécessaire.

Je ne dois pas oublier de dire qu'il fabriquait des tomahawks, ou casse-tête pour les sauvages. J'ai pu voir un échantillon de son ouvrage, un tomahawk inachevé, auquel il n'a pu mettre la dernière main à cause d'un grand mal d'yeux dont il souffre encore aujourd'hui. C'est vraiment quelque chose de magnifique ; la forme en est gentille, l'acier en est d'un beau poli et porte de jolis dessins en cuivre. Ces tomahawks, se vendaient jusqu'à quinze piastres, et cependant celui qu'il garde en souvenir du passé ne lui est resté en main que parce qu'il est inachevé, autrement il n'en eût pas été le maître. M. Olivier Crête est demeuré 10 ans seul au milieu des sauvages à Wabashaw ; on voit que son titre de *premier habitant* est absolument incontestable.

Vers 1849 un nommé Bisson vint comme second habitant, se fixer à Wabashaw. Depuis lors les choses marchèrent vite ; il se forma un petit noyau de population qui s'accrut continuellement. La prairie environnante commença à se peupler, de sorte que bientôt il fut sérieusement question d'établir une paroisse catholique. M. Crête était alors dans le temps de sa prospérité ; il forma le projet de bâtir lui-même l'église et de demander un prêtre canadien pour desservir la ville ; mais des pertes considérables vinrent l'arrêter dans ses pieux projets. Cependant la chapelle se bâtit bientôt par souscription, on eût un charmant prêtre, et les offices se faisaient à la française ou mieux, à la canadienne.

Mais l'émigration allemande et irlandaise est portée de ce côté-là ; et aujourd'hui les canadiens ne comptent pas même pour un quart de la population. Ils se sentent noyés par les nationalités étrangères, et ils se plaignent de n'être que comme des étrangers dans la chapelle qu'ils ont bâtie. Braves canadiens et français de Wabashaw, croyez du moins que Dieu n'a pas oublié ce que vous avez fait pour lui. Maintenant rappelez-vous sentiments de foi, souvenez-vous qu'il sait vous entendre comme autrefois bien que vous soyez aujourd'hui le petit nombre ; souvenez-vous surtout qu'Allemands et Irlandais sont bien réellement vos frères dès lors qu'ils sont catholiques. Pourquoi donc n'aimeriez-vous pas à prier à leurs côtés ? Comprenez par votre ferveur ce qui manque à votre nombre. Votre foi est tout votre honneur, ô canadiens, conservez-la précieusement, et venez vous réjouir quelque jour par un fortuné retour dans la patrie !

Je m'empresse d'ajouter que M. Crête n'est pas du nombre de ceux qui s'éloignent aujourd'hui de leur église, et M. Trobec, en me le présentant, lui rendit un excellent témoignage : Voici, me dit-il, un de vos compatriotes ; c'est un des meilleurs catholiques de ma paroisse.

M. Crête a toujours été l'un des citoyens les plus marquants et les plus respectés de tout Wabashaw. Sa maison, naguères encore, était tenue sur un haut pied, il avait la richesse et l'honnêteté, il pouvait marcher le front haut. Ses richesses sont bien diminuées aujourd'hui, mais il a gardé ce qui élève le plus un homme, l'honneur et la religion.

J'ai déjà parlé des pertes qu'il a essuyées ; voici quelques détails :

Il avait de grandes possessions à Wabashaw et dans les environs ; pour faire valoir ces biens il les mit entre les mains d'une société appelée *Land association*, comptant bien avoir une part des profits de la société, en raison de sa mise.

Mais il était trop honnête pour trouver des avantages dans une pareille société ; il fut tout simplement exclu du partage, et comme il n'y avait pas alors de cours régulières, il lui fallut se résigner à tout perdre. L'Ouest a été en proie, on le sait, à une nuée de spéculateurs sans conscience et sans vergogne ; que de fortunes laborieusement acquises sont passées entre les mains de ces brigands du commerce ! M. O. Crête avait perdu des terres pour la valeur de \$30,000 ; il perdit une somme à peu près égale en prêtant à des personnes qui se déclaraient ensuite insolvable.

Un dernier malheur vint assaillir notre bon compatriote, et, celui-là, sous des circonstances particulièrement douloureuses. Bien qu'il eût quitté le Canada dès l'âge de 23 ans, l'amour de la patrie était encore bien viv dans son âme, et l'un de ses rêves favoris était un grand projet de voyage dans sa paroisse natale. Une année il se crut en état d'accomplir les désirs de son cœur ; il fit ses préparatifs, et bientôt il s'embarqua avec \$10,000 bien comptés dans sa poche. Il voulait s'en venir en Canada par le chemin le plus court, mais un ami l'ayant sollicité de passer par New-York, il y consentit. Cela lui donnerait quelque chose de plus à raconter à ses parents du Canada.

Ils étaient depuis deux jours dans la grande capitale de l'Est, lorsque cet ami s'approcha de lui d'un air tout pensif et tout préoccupé : Si tu veux, lui dit-il, tu peux me rendre bien riche aujourd'hui. — Comment cela ? — Voici : on m'offre un beau fond de magasin à si bas prix que je puis faire plus de deux cents pour cent de profit en l'achetant.

Mais pour cela il me faudrait \$8,000 sous la main ; si tu veux me les prêter tu fais ma fortune. M. Crête voulait placer son argent en Canada, peut-être rendre service ainsi à quelqu'un de ses parents, mais il était trop bon, il ne sut pas refuser son ami qui, hélas ! n'était réellement qu'un escroc. En effet, lorsque celui-ci eut l'argent en main, il alla faire tous ses achats au nom d'un marchand de St. Paul, et le malheureux prêteur s'aperçut, mais trop tard, qu'il avait jeté ses \$8,000 à la mer. C'est un fait reconnu que les larrons s'entendent facilement entre eux pour piller un honnête homme. M. Crête avait encore assez d'argent pour continuer son voyage, mais il avait le cœur trop navré pour aller faire une promenade d'agrément, il retourna dans l'Ouest gagner de nouveau par bien des sueurs et des journées de travail, ce qu'un misérable venait de lui faire perdre en quelques minutes. Ces souvenirs viennent quelquefois assombrir le front du bon vieillard ; sans ces pertes énormes il aurait pu préparer un si bel avenir à ses enfants ! Il lui reste cependant de quoi se consoler encore, car il est retiré aujourd'hui sur une ferme magnifique estimée à plus de \$20,000.

Il eut trouvé bien des fois à la vendre, mais il préfère la propriété foncière à l'argent monnayé qui s'échappe trop facilement des mains de l'honnête homme pour passer entre les mains du filou. Il veut avoir la certitude que ses enfants hériteront de ce dernier lambeau de sa fortune. (1) Par un bel

(1) Il est une chose que nous ne pouvons nous empêcher de déplorer, c'est que ces enfants soient des Crâtes, et nous des Crêtes, comme leurs cousins du Canada.